

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Au pays de la mutation

Roger Fournier, *Gaïagyne*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 240 p., 17,95

Daniel Poliquin, *L'écureuil noir*, Montréal, Boréal, 1994, 204 p., 18,70 \$.

Julie Sergent

Number 75, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38214ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (1994). Review of [Au pays de la mutation / Roger Fournier, *Gaïagyne*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 240 p., 17,95 / Daniel Poliquin, *L'écureuil noir*, Montréal, Boréal, 1994, 204 p., 18,70 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 26–27.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Roger Fournier, *Gaiagyne*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 240 p., 17,95 \$.
Daniel Poliquin, *L'écureuil noir*, Montréal, Boréal, 1994, 204 p., 18,70 \$.



Au pays de la mutation

Un quadragénaire torturé et une adolescente lascive racontent leur cheminement.

ROMAN
Julie Sergent

PARCE QUE LE ROMAN SERT SOUVENT L'OBSESSION thérapeutique de son auteur, mais plus encore, sans doute, parce que la mécanique psychique de l'humain recèle des mystères, des curiosités, des subtilités qui en font (en principe) un merveilleux sujet d'écriture, la progression d'une histoire romanesque se confond souvent avec la transformation psychologique d'un personnage, généralement le narrateur.

Dès les premières pages, le voilà qui se propose, se dépose, s'impose de raconter son existence, de l'Édipe à l'Âge d'or. Le voilà qui s'arrête sur tous les moments graves de sa vie, les échecs, les points tournants. Le voilà qui vainc ses traumatismes, le voilà qui franchit le Rubicon, et qui, à juste titre pardi, en est très fier.

Qu'un être humain, qu'il soit un personnage de roman ou n'importe qui, ait envie d'expliquer au monde comment il a construit son bonheur, d'exposer sa vérité (quitte à ce qu'il se trompe et la prenne pour La Vérité),

rien de plus normal, semble-t-il. Le pays littéraire est certainement plein de ces témoignages de personnes qui «s'en sont sorties» et qui tiennent à raconter leur expérience.

Dès lors, le moins que l'on puisse penser, à chaque nouvelle production du genre, c'est que voilà certainement un courageux projet...

L'écureuil noir, de Daniel Poliquin, se présente comme le témoignage d'un homme, Calvin Winter, qui, à l'orée de la quarantaine, ressent le besoin de changer de vie. En reprenant contact avec ses désirs, il espère ainsi cesser de vivre l'existence des autres pour enfin mener la sienne.

Apparentant son désir de renaissance au phénomène de la mutation animale, il choisit comme symbole fétiche l'écureuil noir, de la couleur dont sont les adorables petits rongeurs de potagers à Ottawa qui, selon la légende locale, sont «d'anciens rats qui se seraient mêlés à des écureuils gris pour éviter les mesures de dératisation». «Changer de peau, me réinventer, mais en mieux» (p. 17), tel est le projet.

Ce qui cloche chez lui ? Le délirium de «la Conscience coupable» :

C'était moi [Winter] le gentilhomme cravaté qui servait les indigents à la soupe populaire. (p. 8)

J'ai commencé à fumer parce qu'on m'a offert une cigarette un jour. Je ne pouvais pas dire non, j'aurais offensé celui qui me l'offrait. (p. 11)

Il m'est arrivé de coucher avec des femmes grosses, laides ou niaiseuses, parce que je craignais de les blesser en leur disant non. (p. 11)

J'incarnais la Conscience coupable. (p. 9)

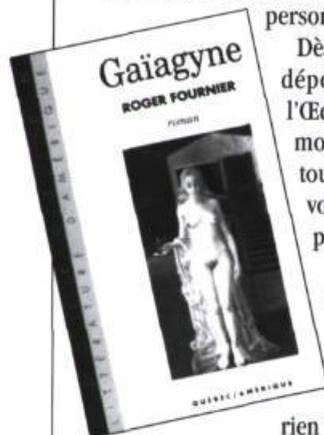
Ainsi parle-t-il de sa vie d'antan. Et d'expliquer tout ce qui se rapporte à l'affection.

Il y aura les souvenirs d'enfance, bien sûr, la genèse du problème. Un sans-cœur de monsieur le juge de la Cour fédérale de père (qui ne s'est pas rendu là en semant la bonté autour de lui, oh que non), dont le fils tente sa vie durant de racheter toutes les bêtises. Une mère alcoolique. Une famille et tout un univers pour qui l'apparence importe bien davantage que l'émotion (comme disait un comique étatsunien pastichant un acteur de troisième ordre : «*Darling, it's not how you feel, it's how you look* »).

Après son passage, tant bien que mal, dans le monde des grands, Winter se sera prêté à divers jobs de bonnes pâtes, scouts, nègres et cie. Puis il rencontrera Zorah. Et passera une décennie auprès d'elle, à faire semblant de l'aimer alors qu'il aime bien plus l'image d'homme idéal que leur relation lui renvoie. Enfin ce sera la rupture. Le choc.

Après neuf mois de dépression, quatre mois d'internement, deux ans de désespoir, après une maladie qui risque de tuer son père... Après tout ça, ou après un de ces événements en particulier, on ne sait pas, parce que Calvin Winter lui-même ne semble pas le savoir, il trouvera la clef, le désespoir, l'énergie, et il changera.

Tout en nous expliquant son parcours, Winter nous montrera d'autres personnages de son entourage ayant le même problème que lui, c'est légion, qui semblent toujours mettre la volonté des autres devant la leur, prioriser les autres vies. Pas que la vie des autres leur tienne tellement à cœur, mais c'est surtout qu'ils n'ont pas le cœur à leur vie.



Roger Fournier



Daniel Poliquin

Écrit dans une langue simple, sur un ton qui, malgré le sujet, n'est jamais lancinant, *L'écureuil noir* (dont on peut se demander par ailleurs pourquoi le titre n'en est pas *La conscience coupable*, puisque le roman traite bien moins de la mutation du personnage que des causes qui la nécessitent) souffre peut-être, en contrepartie, d'une certaine complexité dans la structure. Beaucoup d'historiettes et de souvenirs qui se greffent à la trame principale, dans le désordre.

Peut-être comme une mimesis de l'inconscient qui bombarde ses images à tort et à travers.

Mais on peut être confus.

C'est un reproche que l'on ne pourra pas faire à Roger Fournier, dans son roman *Gaiïgyne*, de ne pas retracer les grands moments de la vie de son héroïne dans l'ordre où ils se sont passés. «Du point de départ», où sa jeune narratrice adolescente, Henriette Fournier, quitte l'enfer du domicile familial, dans un bois du Bas-du-Fleuve, au point d'arrivée, où elle atteint Gagnonville et la sainte paix, son nourrisson sous le bras, il y aura une longue marche en ligne droite, avec les arrêts qui signent peu à peu sa guérison.

Pas de conscience coupable chez la petite Henriette.

Plutôt la certitude que c'est en faisant payer, littéralement, les hommes, qu'elle surmontera les tortures, physiques et psychologiques, auxquelles l'ont soumise sa mère et, en particulier, son père, dont la dernière barbarie aura été d'assassiner le chien de l'enfant, son meilleur et seul ami.

Pourtant promise, donc, à une vie de damnée, Henriette rencontrera dès son départ de la maison des personnages qui, tels des guides

célestes, lui montreront la voie divine. Après un petit séjour chez Sawinne, qui fera entrer en elle, devinez comment, «le doigt de la divinité» (p. 221), elle se mettra en frais de devenir Gaiïgyne, la terre-femme, un être complet en harmonie avec la Nature, en pleine possession de son corps et de son esprit : projet d'envergure qu'elle réalisera surtout en marchant, en baisant et en lisant.

Entre ses lectures d'Héraclite, de Mircea Eliade, de Diderot, de Voltaire, et autres petites choses qui la font «mouiller littéralement» (p. 98), elle apprendra de son maître à penser, un prof d'université qui lui ouvre les trésors de sa bibliothèque (qu'elle dévore sans broncher, la petite, en même temps que la bite du prof et la vulve de sa femme, tant qu'à apprendre...), que la femme, comme la terre, «ne demande qu'à être labourée» (p. 115). Et elle en recevra de la «purée primordiale» (p. 143), la cocotte, particulièrement quand elle deviendra vedette de la télévision à Montréal (épisode qui nous vaudra des flèches grosses comme ça dans le baba de la culture québécoise) !

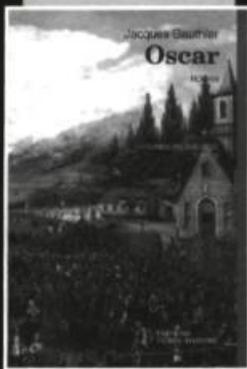
Toutes les histoires méritent peut-être d'être racontées, et celle qu'a imaginée Fournier ne manque a priori pas d'intérêt. Mais les images de Gaiïgyne célébrant le cul partout sur son passage sont souvent bien plus vulgaires que divines, et sa langue (agile, à n'en pas douter), beaucoup plus simplette et ordinaire (si ce n'est des «eucaryotes» et des «empedimentum» par-ci par-là) que ne le laissent espérer toutes ses lectures savantes.

Roger Fournier a-t-il vraiment rédigé ce roman en quatre jours, comme il l'affirme à la dernière page ?

On serait malheureusement porté à le croire. 🕒



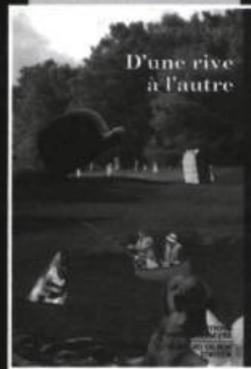
Nouveautés d'automne • Nouveautés d'automne • Nouveautés d'automne • Nouveautés d'automne



Oscar
un roman de
Jacques Gauthier

Les ambitions,
la cupidité,
les jalousies
et les intrigues
entourant
la déportation
des Acadiens.

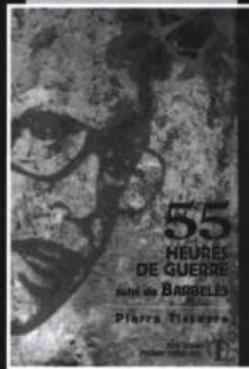
25,95 \$



**D'une rive
à l'autre**
un recueil
de nouvelles de
Georges David

Des nouvelles
parfois touchantes
et émouvantes,
parfois gaies
ou nostalgiques,
mais toujours
passionnantes.

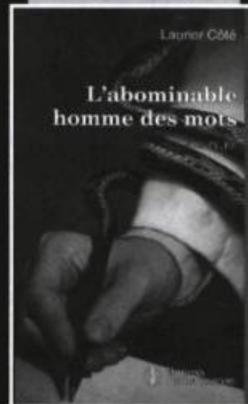
15,95 \$



**55 heures
de guerre**
suivi de
Barbelés
récits de
Pierre Tisseyre

Tout ce qui
contribue à mettre
en évidence
qu'il n'y a rien de
pire que la guerre
à son utilité.

19,95 \$



**L'abominable
homme
des mots**
de Laurier Côté

Deux nouvelles
fantastiques dans
les deux sens
du mot.

9,95 \$



La corde au cou
de Claude Jasmin

Un classique
incontournable
et d'une
cruelle réalité.

10,95 \$



ÉDITIONS
PIERRE TISSEYRE

05682